

NATIONS UNIES
INSTITUT AFRICAÏN
DE DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE
ET DE PLANIFICATION
DAKAR

REPRODUCTION 24-82

4082
04

LES ORIGINES DE LA PLANIFICATION OCCIDENTALE

par

Jan TINBERGEN

Extrait de : "LA PLANIFICATION", Ed. Hachette, 1967

Distribué pour : COURS DE 9 MOIS (25 octobre 1982 - 24 juin 1983)

COURS : LES SYSTEMES COMPARES DE PLANIFICATION

Professeur : F. MANSOUR

OCTOBRE, 1982

1. Introduction

La quintessence de la planification scientifique est d'origine économétrique. On entend actuellement par "économétrie" une combinaison de l'économie et de la statistique mathématique appliquée à des données statistiques de nature économique. On peut observer une progression de la science économique vers la sociologie, c'est-à-dire que l'économie exploite de plus en plus les domaines récents et complexes de la sociologie. Il en résulte une accentuation de l'aspect psychologique de l'économie, par exemple lorsqu'elle tient compte des éléments abstraits que représentent les besoins et les comportements humains.

Même si la méthode utilisée dans les évaluations de la planification peut parfois sembler primitive, elle reste essentiellement économétrique ou sociométrique. Car l'évaluation la plus simple est en fait constituée par un ensemble d'observations relatives aux différents phénomènes sociaux et présentées sous forme numérique. Il faut donc rechercher les origines scientifiques de la planification en Occident, notamment dans l'histoire même et dans le développement de l'économétrie.

On distingue dans cette évolution trois stades principaux : l'économie mathématique, la statistique expérimentale et la statistique mathématique.

2. Les trois incursions de la méthode mathématique dans les sciences économiques

Par trois fois dans l'histoire de la science économique, les mathématiciens ont essayé de traiter l'économie de façon exacte. Le premier essai échoua, le second ne dépassa pas la phase abstraite, le troisième réussit dans la phase d'application concrète.

Le premier de ces essais fut effectué dans les années qui suivirent en 1838, la parution de Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses, par A. Cournot. Mais, malgré leur succès auprès des ingénieurs français, les thèses exposées dans cet ouvrage n'ont pas été adoptées par tous les économistes, et Cournot lui-même dans une édition ultérieure, n'a pas repris la partie mathématique.

Le deuxième mouvement eut lieu aux environs de 1875, après la publication de l'ouvrage de L. Walras : Éléments d'économie politique pure. Cette dernière tentative fut le point de départ d'un courant régulier de littérature d'économie mathématique qui se développa dans plusieurs pays européens, présentant des théories hermétiques qui ont multiplié les mises au point de notions et de thèses. Cette littérature garda son caractère abstrait et resta quelque peu en dehors des décisions économiques d'ordre pratique.

Parmi les oeuvres importantes, citons celle de V. Pareto, qui était un des créateurs de la théorie de la prospérité. Il est intéressant de constater que Pareto lui-même avait des conceptions très conservatrices mais que sa pensée - présentée sous une forme plus moderne - peut parfaitement fournir un point de départ à des systèmes contraires aux thèses libérales d'autrefois.

En Angleterre et dans les pays scandinaves, un travail important a été effectué dans ce domaine : la science économique est d'ailleurs prospère depuis longtemps dans ces pays, et des conceptions sociales nouvelles y sont en cours de développement.

Mais toutes les méthodes restèrent, hélas ! strictement théoriques en ce sens qu'elles étaient basées sur des inconnues dont les valeurs n'étaient pas déchiffrables.

Comme nous l'avons déjà dit plus haut, le troisième essai des économistes mathématiciens, qui eut lieu dans les années 1930, a finalement réussi à démontrer les rapports mathématiques existant entre différentes expériences. A la même époque, on assistait à la création de la Société Econométrique dont le but était de poursuivre les recherches déjà faites en sciences naturelles sur le rapport entre la théorie et la réalité. Petit à petit, ce travail avança considérablement grâce au développement des statistiques (cf. chapitre 3).

L'économétrie fut alors définie comme une science comprenant la théorie d'une part et l'expérience de l'autre, toutes deux étant évaluées mathématiquement.

Parmi les précurseurs de cette nouvelle science, citons l'économiste norvégien R. Frisch, les Anglais A.L. Bowley et J. Stone, les Américains C.F. Roos et H. Schultz, l'Allemand J. Marschak et, plus particulièrement, les économistes français F. Divisia et R. Roy. Il y eut ensuite H. Houthakker, L.R. Klein, R. Solow, T.C. Koopmans, H.O. Wold, H. Theil et G. Tintner.

Dans certains milieux économistes "littéraires", une opposition se manifesta, surtout en Allemagne où l'on tenta de "prouver" qu'une application mathématique serait impossible dans le cas des comportements humains. Cela était généralement la conséquence d'une conception beaucoup trop étroite de la mathématique, et du refus de comprendre que de tels arguments amoindrissaient l'essentiel non seulement de l'économie mathématique, mais aussi de la science économique dans son ensemble.

3. L'expérience statistique

Depuis quelques siècles, on assistait à certaines activités connues sous le nom de "statistiques" dont le but était - et est toujours - de chiffrer plusieurs phénomènes de la vie sociale. On peut chercher les origines de ce mot : "statistique" dans le fait qu'au début ces chiffres étaient surtout employés pour représenter les affaires d'Etat", c'est-à-dire les affaires concernant le gouvernement d'un pays ou une politique donnée.

Parmi les statistiques les plus anciennes, on compte celles d'ordre démographique, indispensables en cas de décision à prendre sur le plan militaire ou au sujet des impôts. Puis les statistiques prirent une orientation précise, chiffrant les naissances et les décès, les groupes de personnes du même âge, de la même profession, etc. Progressivement, on obtint ainsi des renseignements plus typiquement économiques, tels que les prix des produits, des récoltes, ceux du commerce, des industries et des transports.

Dans le courant du XIXe siècle, d'autres chiffres firent leur apparition, qui étaient relatifs à l'évolution de certains phénomènes sociaux (chômage, criminalité entre autres) et réunis dans des annuaires statistiques contenant finalement une grande quantité d'informations.

A partir de 1900, des séries entières de chiffres industriels, qui existaient déjà au siècle précédent, se développèrent rapidement et on commença à disposer de groupes de chiffres traduisant la situation de toute une économie nationale, comme ceux des revenus nationaux ou du patrimoine national.

La statistique, considérée à l'origine comme un travail auxiliaire par rapport à toutes sortes d'autres activités administratives, prenait de plus en plus d'importance. La quantité de chiffres disponibles allait en augmentant et la qualité des renseignements s'améliorait d'autant.

Dans les années 1920-1930, on éprouva le besoin de suivre avec plus d'exactitude encore les oscillations de la situation économique, ce qui entraîna de nouveaux travaux, notamment sur les chiffres exprimant les données essentielles de la conjoncture évaluées selon les mois, les semaines, voire les jours. Des méthodes se développèrent pour l'analyse des courbes représentant les différentes incidences de ces séries de chiffres incidentes "saisonniers", "accidentelles" ou de "tendance générale".

4. Statistique mathématique

Dans les années 1920, cette présentation détaillée des données statistiques a été rapprochée de certaines méthodes généralement utilisées en sciences naturelles et qui avaient pour origine la "théorie des probabilités", déjà vieille d'un siècle. Il s'agit, comme on le sait, d'un procédé selon lequel les chiffres observés sont partiellement déterminés par des nombres obtenus par voie de tirage au sort. Les composantes qui en résultent sont indiquées comme accidentelles, et différents mécanismes de cette théorie peuvent développer ou diminuer leur influence.

En terminologie moderne, on peut dire qu'à l'aide de la statistique mathématique on établit des modèles tendant à réduire le rôle des composantes accidentelles. Ces méthodes ont été employées également en astronomie en physique et en biologie. Un second élément, très important, de la statistique mathématique est l'évaluation du lien unissant les composantes systématiques supposées présentes dans chacun d'au moins deux phénomènes. Ce rapport est appelé "régression" dans le cas d'une représentation géométrique de la taille des fils par rapport à celle de leur père, par exemple. En effet, on a découvert qu'un père exceptionnellement grand a des fils relativement grands, eux aussi, mais qui diffèrent pourtant moins que lui de la taille moyenne. La ligne représentant graphiquement le rapport entre ces tailles est appelée "ligne de régression", ainsi que nous l'avons dit plus haut. Ce terme est actuellement employé pour chaque ligne, calculée à l'aide des moyens statistiques mathématiques, représentant le rapport entre deux phénomènes. On détermine aussi l'évaluation des courbes de deux variables (coefficient de corrélation).

La statistique ne se limite pas seulement à l'examen des rapports existant entre deux phénomènes, elle compare aussi les rapports entre plusieurs variables (rapport linéaire entre les variations d'un phénomène donné et celles d'une série d'autres phénomènes, par exemple). On parle alors de comparaison régressive à répétition, et là aussi le coefficient de corrélation exprime le degré d'exactitude de la théorie dans l'interprétation de la réalité.

Les résultats diffèrent, selon le choix du modèle statistique mathématique, pour les composantes accidentelles dont on peut avoir une seule ou plusieurs dans chaque cas.

On peut supposer aussi qu'une composante accidentelle, se produisant à une époque donnée dans l'une des variables, dépend de la composante accidentelle de la même variable à une époque précédente, et ainsi de suite.

Pour les applications économiques, il est très important de savoir s'il existe un ou plusieurs rapports entre des données. S'il y en a plusieurs on parle de "rapports simultanés" (ou de comparaisons simultanées), et les méthodes d'évaluation sont différentes pour chaque cas. Le phénomène le plus fréquent dans les applications économiques et sociales est celui des rapports simultanés. A un certain stade de l'économie, on est à même de vérifier les rapports simultanés des données expérimentales, grâce au développement récent de la statistique mathématique. Ce développement était d'autant plus nécessaire qu'il est plus difficile de procéder à des essais sur le plan social que sur le plan scientifique.

5. L'apparition de l'économétrie

Dans les années 1920, on s'est trouvé en mesure de vérifier plus systématiquement les hypothèses acceptées en théorie économétrique depuis plus d'un siècle et d'appliquer les théories formulées mathématiquement par Walras et ses successeurs. Ainsi, la "fonction de la demande" devint un sujet d'expérimentation pour les produits agricoles, alors qu'on n'avait cherché jusque-là qu'un rapport simplifié entre la récolte et le prix, rapport le plus souvent évalué sur la base des années précédentes.

On a souvent constaté un rapport assez négatif, d'ailleurs prévu dans les théories antérieures, et l'intérêt de l'essai n'était pas seulement d'affirmer cette théorie, mais d'en déterminer la courbe, c'est-à-dire l'influence numérique exercée par un changement de prix donné sur la quantité demandée.

Le premier succès de l'économétrie est dû à H.L. Moore, dont l'ouvrage, *Forecasting the Yield and Price of Cotton* (1917), contenait un message important aussi bien pour les économistes que pour les statisticiens. Les économistes doivent formuler leur thèse de sorte qu'elles puissent être vérifiées, c'est-à-dire sous forme d'"hypothèses réfutables".

On peut aussi considérer l'économétrie comme l'apparition des comparaisons régressives en application de la statistique mathématique. Enfin, elle peut être définie comme le rapport entre les composantes systématiques des séries statistiques données, et les comparaisons de l'économie mathématique.

La multiplication des observations statistiques a permis d'effectuer des expériences suivies grâce auxquelles nous disposons maintenant d'un matériel considérable.

En dehors du rapport entre le prix et la demande, qui joue un grand rôle dans les produits agricoles notamment, à cause des fluctuations naturelles, importantes éventuellement, on détermine aussi le rapport entre la demande et les revenus. Du point de vue statistique, ce sont surtout les "budgets familiaux" qui sont utiles. L'ouvrage de J.M. Keynes, lui, étudie la relation du revenu à la demande, du point de vue économétrique. L'existence de ces rapports montre la nécessité des comparaisons régressives à répétition.

Les comparaisons résultant des méthodes économétriques décident du rejet des hypothèses trop peu réalistes. Les hypothèses jugées réalistes sont consolidées par l'évaluation chiffrée de certains coefficients. Ceux-ci peuvent être considérés comme des "coefficients d'élasticité" (élasticité dans le rapport de l'offre et de la demande, entre autres). Le coefficient d'élasticité du salaire s'établit en fonction de la demande d'un grand nombre de produits.

On commence à faire une différence entre les coefficients d'élasticité à long terme et à court terme, sachant l'influence exercée sur la demande de crédit par le taux d'intérêt, et sur la demande d'emploi par celui du salaire.

On arrive maintenant à la période de la crise mondiale. Certaines expérimentations économiques effectuées à cette époque sur le budget national ont donné des résultats déplorables.

Puis quelques autres expériences ont été faites délibérément sous une forme nouvelle, après modification de la conjoncture économique, à la suite de quoi la connaissance du mécanisme économique a fait un grand pas.

6. Méthodes économétriques d'évaluation et de pronostic

L'interdépendance des différents phénomènes économiques et sociaux est maintenant telle qu'il devient indispensable d'organiser systématiquement l'étude des rapports simultanés. Le grand nombre des variables caractérisant une situation économique et notre connaissance statistique toujours relativement limitée en la matière nous obligent à simplifier les systèmes tout en maintenant leurs caractères essentiels.

On emploie de plus en plus le terme de "modèles économiques" pour désigner ces systèmes simplifiés de rapports. Dans cette phase, l'intérêt se porte sur les modèles expliquant la courbe de la conjoncture dans les lignes principales. Ils se rapprochent des approximations expérimentales très connues sous le nom de "baromètres économiques". Les statisticiens américains ont découvert que les courbes de la conjoncture se présentent d'abord sur le plan des valeurs cotées en Bourse, puis sur celui des marchandises, et enfin sur celui du marché financier.

Les chiffres d'affaires de ces deux derniers domaines déterminent schématiquement des courbes où toutes les fluctuations de la Bourse sont répercutées avec un certain décalage. Ce "baromètre" composé de trois courbes est utilisé pour les pronostics des deux derniers marchés (les finances et les marchandises), en fonction du premier (les valeurs cotées en Bourse).

Plus récemment, on disposa de nouvelles courbes, parmi lesquelles celles du marché du travail, fonction de celui des marchandises et des finances.

Les premiers modèles du genre, publiés en 1936, offrirent aussi la possibilité de vérifier le côté pratique des nombreuses théories. Celles-ci ont été classées systématiquement sous les auspices du secrétariat de la Société des Nations, à Genève, par G.V. Haberler, et publiées en 1937 sous le titre : Prosperity and Depression. Dès lors, une vaste littérature se développa, dans laquelle étaient formulées de nombreuses méthodes économétriques des courbes de la conjoncture. Voici leurs caractéristiques essentielles :

1° Etablissement d'une liste de variables de la méthode :

2° Etablissement d'une liste de comparaisons exprimant les rapports entre ces différentes variables ;

3° Etablissement d'une liste des coefficients représentés dans les comparaisons et obtenus par des essais statistiques pour parvenir à une concordance aussi parfaite que possible entre la théorie et la réalité.

L'utilité de ces méthodes réside d'une part dans les renseignements donnés sur les principaux facteurs qui déterminent le mouvement de la conjoncture, et d'autre part dans les possibilités de développement économique à court terme offertes par les pronostics.

On a démontré que les fluctuations suivent de près l'évolution de la demande totale de marchandises et de services, comprenant la demande en produits de consommation et la demande d'investissements (se subdivisant elles-mêmes en demande publique et privée).

La demande des investissements, beaucoup plus autonome, a davantage tendance à influencer les autres variables de la vie économique. Parmi les éléments plus ou moins autonomes, citons les investissements de renouvellement, les nouvelles productions et les investissements publics. Mais les

investissements eux-mêmes sont fonction de l'extension préalable de la demande totale en produits et des possibilités financières. Les dépenses de consommation sont déterminées, dans une mesure beaucoup plus grande, par les revenus récents et, de ce fait, sont plutôt la conséquence que la cause des autres inconnues. Le prix des produits et des services est beaucoup plus influencé par la demande que par l'offre, en dehors des produits agricoles qui sont plus exposés aux composantes accidentelles, à cause de la fluctuation des récoltes.

Le rôle joué par d'autres mouvements économiques, tels que la politique de crédit, les taux et les salaires, est secondaire. Quelques complications se présentent pourtant dans le cas de fortes spéculations, soit dans les marchandises, soit dans les valeurs cotées en Bourse.

Après la seconde guerre mondiale, l'Occident a réussi à éviter de fortes oscillations de la conjoncture (en grande partie grâce aux expériences faites pendant la crise de 1929), tout en continuant les études théoriques entreprises sur le développement économique à court terme, afin de pouvoir expliquer et évaluer les variables économiques.

Des progrès considérables ont été faits dans ce sens, mais il reste quasi impossible d'établir un pronostic parfait, étant donné le caractère accidentel d'éléments importants (récolte des produits agricoles indispensables ou événements politiques imprévisibles, par exemple).

Un projet est actuellement formulé en détail par un groupe d'économétristes, attachés à différentes universités (J.S. Duesenberry, G. Fromm, L.R. Klein et E. Kuh, notamment), dont le but est de créer un modèle standard pour l'expérimentation et le pronostic des oscillations à court terme de l'économie nationale américaine.

7. Modèles économétriques pour des décisions économiques ou politiques à court terme

Les modèles d'expérimentation et de pronostic du mouvement de la conjoncture peuvent être utilisés aussi d'une autre façon, notamment dans le choix entre les mesures alternatives du développement économique à court terme. Pour évaluer les conséquences d'un changement déterminé de la politique économique, on doit choisir d'autres chiffres en vue d'exprimer les valeurs des documents en question. En supposant, par exemple, que le gouvernement soit en mesure de dépenser plus ou moins, de lever plus ou moins d'impôts, ou encore que la Banque centrale change son taux d'escompte, on a autant d'inconnues représentées sous le titre : Data

Cette opération signifie en réalité qu'on modifie le problème traditionnel de l'expérimentation ou du pronostic d'une activité économique. En partant d'une activité jugée souhaitable, on fixe les valeurs à donner à un certain nombre d'inconnues contrôlées par le gouvernement. Le terme de "modèle décisif" désigne la nouvelle façon de poser le problème. Les mêmes comparaisons demeurent, mais on attribue un autre rôle aux variables : certaines d'entre elles (variables documentaires notamment) considérées jusque-là comme des données deviennent des inconnues, et vice-versa (variables des objectifs, par exemple). Ces dernières sont décisives pour la prospérité de la population. Dans la période suivant la seconde guerre mondiale, les éléments essentiels de la prospérité des populations se ramenaient, dans les pays occidentaux, à l'offre d'emploi, à l'excédent de la balance des comptes, au niveau des investissements, à la répartition des revenus nationaux sur les secteurs publics et privés, et au niveau des prix. Si l'on considère ces variables comme données d'avance, on parle d'une politique aux "objectifs fixes".

On peut aussi aborder le problème d'une autre façon en escomptant le maximum de résultats d'une certaine "fonction de la prospérité" à l'aide des documents disponibles de la politique économique. On parle alors des

"objectifs variables". La méthode que nous venons de décrire a été appliquée dans différents pays occidentaux après 1945, pour préparer la politique économique à court terme, et peut donc figurer un exemple de planification. Il s'agit ici de la préparation d'une politique macro-économique dont le but essentiel est une adaptation de l'économie nationale, en fonction des changements à court terme. Pourtant, les objectifs des investissements et la répartition des revenus représentent aussi une politique à long terme. Nous avons vu dans la planification macro-économique à court terme la voie d'accès à une planification plus détaillée des objectifs à long terme.

Il ne faut pas perdre de vue non plus que chaque pays, même sous-développé, éprouve le besoin d'adapter sa politique aux circonstances. Les renseignements relatifs à la formulation des modèles sont surtout utiles pour l'exécution des planifications à long terme, qui se situent le plus souvent au niveau de l'économie nationale, et pour la conclusion du développement espéré et du développement réel.

Le bureau central de planification des Pays-Bas a été parmi les premiers à rédiger un tel modèle décisif.

Une présentation plus récente de cette méthode a été publiée dans la Planification centrale économique de 1961.

8. Modèles pour développement à long terme : macro-modèles

Différents auteurs, classiques dans le domaine de la science économique, ont déjà publié des essais sur le développement à long terme des économies nationales occidentales. Là encore, l'existence d'un matériel chiffré a joué un grand rôle puisque la confrontation de la théorie et de la pratique est toujours nécessaire.

L'étude pratique s'est concentrée sur l'évaluation des "tendances" des chiffres relatifs aux phénomènes économiques. Il devint ensuite indispensable de concilier l'évaluation et la réalité avec les impératifs des chiffres macro-économiques disponibles (les revenus nationaux ou le total

des capitaux entre autres). Pour ce faire, le plus simple était la formulation du problème macro-économique, basée sur des analyses reflétant le développement antérieur.

En 1942, une méthode jusque-là hermétique a été mise à l'épreuve, qui insistait sur les aspects différents d'une méthode à l'autre. Les mouvements accidentels des récoltes ou des réserves ne changent guère, mais le développement de la population, le développement technique et l'augmentation du capital prennent plus d'importance dans le modèle à long terme. Le développement technique se manifeste au moins de deux façons : par l'équipement mécanique qui réduit le besoin de main-d'œuvre, ensuite par la rationalisation et les découvertes récentes permettant d'augmenter la production en partant d'une même quantité de travail et de capital. Dans le modèle original, l'accent est mis sur les facteurs d'expansion cités plus haut, pour évaluer en fonction de leur influence le développement de la production et de l'offre d'emploi relativement au capital, à la mécanisation et aux connaissances techniques, à l'accroissement de la population. Plusieurs de ces influences ont été reprises de façon plus détaillée dans les méthodes récentes. La possibilité de remplacer le travail par le capital a fait l'objet de nombreuses études, de même que la distinction entre les progrès de la connaissance chez les spécialistes et chez les employés. Ainsi s'imposait la nécessité d'un programme de l'enseignement plus approprié à la productivité.

Une fois admise la participation active de la politique gouvernementale au domaine économique, la conception des modèles s'est orientée vers les décisions du pouvoir, donc vers les problèmes politiques. La cadence de développement souhaitable devint alors le thème majeur des discussions.

Une vaste littérature s'est emparée du sujet des dernières années dans les pays occidentaux. Actuellement, l'intérêt se porte sur la "fonction de prospérité ou d'utilité" exprimant les préférences du gouvernement ou celles de la population. Le problème capital est de déterminer l'importance des sacrifices à consentir par rapport aux améliorations à venir. Les

recherches expérimentales n'en sont encore qu'à leurs débuts. Parmi différentes hypothèses, on a finalement admis que la cadence de développement des pays occidentaux avait été trop lente dans le passé.

9. Modèles pour développement à long terme : micro-modèles

L'exemple donné par l'Orient et l'évolution de l'opinion occidentale ont attiré l'attention sur les méthodes de développement micro-économique, c'est-à-dire faisant une distinction entre les différents secteurs ou industries d'une économie nationale. Les premiers pas remontent au développement de la méthode input-output de W. Léontieff, exprimant les liens qui rattachent les industries les unes aux autres, et qui sont une conséquence des fournitures interindustrielles. Presque chaque branche d'une industrie a besoin de certains produits d'une autre, parfois dans des proportions constantes et pendant des périodes assez longues. Des changements techniques entraînent quelquefois des modifications drastiques dans les chiffres. Un autre aspect de la technique productive est que l'extension de la production d'une industrie exige un certain capital, ce qui provoque entre branches différentes des divergences assez sensibles dans les valeurs nettes des productions. Ces rapports, appelés les coefficients du capital, ont également fait l'objet de nombreuses études relativement récentes et sont d'un grand intérêt pour le développement de la planification dans la microphase.

Enfin, les observations faites sur les dépenses de consommateurs aux revenus différents, sur les familles et sur les diverses positions sociales, ont été groupées dans des "analyses du marché" qui ont beaucoup ajouté aux possibilités de la planification micro-économique.

Tous ces détails ont été repris dans les planifications orientales. Sous le nom de "méthode des balances matérielles", la méthode input-output était utilisée depuis longtemps, mais on commence à adopter de nouveaux modèles conçus d'après les "dépenses des consommateurs". Quant aux coefficients du capital, chacun a suivi son propre chemin mais, en fait, tous ces chemins sont très voisins.

L'évolution la plus récente dans les méthodes de planification est sans doute celle des pays occidentaux, considérés comme "sociaux" à l'opposé des pays "économiques". Le développement concerne surtout l'enseignement, les soins médicaux, le logement, l'assistance sociale entre autres, mais tient compte aussi du rapport entre le niveau de la consommation et la productivité.

Il est devenu évident aujourd'hui que les composantes sociales de la prospérité, qui ont une influence considérable sur la productivité, doivent être intégrées dans la planification économique. Progressivement, les résultats des recherches effectuées constituent la base des planifications générales, activant ainsi l'unité et l'orientation sociale de l'économie au sens étymologique. L'évaluation des composantes sociales, indispensable aux méthodes modernes scientifiques de la planification, joue un rôle tout aussi important dans le développement des sciences sociales en général.